

PAUL BROCK

LE QUATUOR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528553

Dépôt légal : mars 2026

Chaud devant

En 1958, la ville de Diégo-Suarez s'étendait de sa célèbre baie – au fond de laquelle siégeaient le port, l'hôpital, le cercle militaire et les nantis – jusqu'au quartier populaire de Tanambo à quelques kilomètres, côté sud, vers l'intérieur des terres. La rue principale prenait naissance à la hauteur du restaurant de Monsieur Kha et dévalait la pente tout droit vers l'hôpital, en passant, à mi-chemin, devant le commissariat. De part et d'autre de cet axe foisonnaient toutes sortes de commerces. Les Chinois avec leurs mystérieuses arrière-boutiques, la librairie-papeterie de la famille Cohen, les bijoutiers indiens massivement investis dans le rubis et, dans une rue adjacente, Roger le coiffeur, le teint basané, toujours en marcel, avec sa petite moustache fine.

Cela faisait une semaine que la famille Renoir était arrivée de France, pendant les grandes vacances. Ils habitaient une maison de style colonial, en bois peint, avec une terrasse encadrée par des petites colonnes qui supportaient une partie du toit. Devant, un grand manguier étalait son feuillage abondant. Les poules du quartier y grimpaient dès la tombée de la nuit pour dormir. Quelques voisins étaient vaguement là, un peu partout dans les rues derrière.

Il faisait frais à cet endroit, alors que le reste de la ville ployait sous une chaleur tropicale, et Paul aimait à s'y installer. Paul parlait la langue des Anglais avec sa mère, une grande Américaine, mais question grammaire il n'y connaissait rien. La fille d'un des vagues voisins venait le rejoindre quelquefois sur la terrasse pour pratiquer son anglais. Ils avaient environ douze ans et discutaient comme des grandes personnes... mais jamais en anglais !

Les parents de la fille mirent rapidement un terme à ces entretiens sous le manguier et Paul eut à se trouver d'autres activités. Il construisit une cabane munie d'un système

d'éclairage avec le rejeton d'un autre vague voisin. Ils avaient démonté la dynamo d'un vélo et l'avaient transformée en éolienne. L'ampoule du phare éclairait la case par à-coups selon la force du vent. Le père du garnement s'était déplacé pour inspecter l'ouvrage et il fut également mis un terme à cette expérience qui aurait pu abriter on ne sait quelles activités dangereuses.

Puis la famille Renoir déménagea pour investir une grande maison dans le quartier français et Paul ne revit plus jamais ses premiers petits camarades. Adieu poules, manguier, cabane, garnements et jeunes filles anglophiles ! Ce fut bientôt la fin des vacances.

La rentrée des classes rimait toujours avec quelques pratiques incontournables, dont celle de la séance chez le coiffeur. Georges tenait boutique dans le bas de la ville. Son échoppe de barbier était équipée d'un splendide fauteuil en cuir brun, et les cloisons, fines, composées de planchettes mal agencées, étaient tapissées de papier journal. La boutique, assez étroite, s'étendait le long de la rue, grande ouverte sur le trottoir. Deux ventilateurs accrochés aux murs dispensaient en permanence de douces vagues d'air qui caressaient les clients dans le sens du poil.

Georges jouait de la contrebasse les samedis soir dans un orchestre de bal. Il appréciait particulièrement la musique des Caraïbes et écoutait la radio toute la journée. Comme il était bavard, les enfants l'ennuyaient. Il préférait les grandes personnes avec qui il pouvait refaire le monde et parler des filles. La séance était en général brève. Elle ne durait pas plus d'un quart d'heure. Pour l'occasion, le contrebassiste perdait sa nonchalance et battait des records de rapidité avec la tondeuse mécanique. Paul sortait de là le poil ras, diminué et frustré de ne pas en savoir plus sur la vie passionnante de Georges.

La nouvelle maison des Renoir était située dans les hauteurs. Paul partageait avec son frère cadet, Claude, une chambre située au fond du couloir après la douche, et les parents avaient la grande chambre qui donnait sur l'auvent face à la rue. La pièce commune était grande et tout

enveloppée par le jardin. La cuisine se situait dans le prolongement du salon. Les fenêtres étaient munies d'un fin grillage qui servait de moustiquaire. La cour, derrière, donnait sur Diégo en contrebas, et chaque soir le clairon de la Légion marquait la ville entière du sceau de la nuit. Cette sonnerie résonnait comme un appel langoureux et mélancolique.

Geay, le boy comorien, travaillait dans la cuisine. Il avait la peau très noire et un corps frêle. Souvent enveloppé dans une djellaba blanche, il arborait tout le temps un sourire bienveillant. Sa femme et ses cinq enfants comptaient sur ses gains pour survivre au pays et il n'était pas retourné chez lui depuis quatre ans.

Geay faisait face à deux autorités dans la maison. Celle du père, qui l'avait engagé, et celle de la mère, qui était la maîtresse de maison. Ne voulant vexer personne, il avait mis au point un terme générique qui désignait ce monstre à deux têtes : il les appelait tous deux « Msieudam ». Quand Msieudam apparaissait dans la cuisine pour soulever les couvercles des marmites, Geay se tenait un peu en retrait, une cuillère en bois dans une main, le torchon dans l'autre. Il guettait les murmures avec un petit air inquiet mais les patrons étaient toujours satisfaits.

Geay était musulman et habitait à Tanambo avec les pauvres. Il avait une frousse bleue du grand chien qui rôdait autour de la maison et on l'avait vu plus d'une fois se réfugier dans la cuisine pour ne pas avoir à affronter son museau.

Éric Renoir, biologiste de son métier, avait été embauché à l'hôpital pour s'occuper du laboratoire. Dans les premiers temps, en partant travailler, il emmenait ses deux fistons au lycée, mais rapidement Paul et Claude décidèrent de se débrouiller autrement.

Pour se rendre en classe, il y avait le camion de l'armée ou bien les chemins qui coupaient à travers la ville. Dans le véhicule de ramassage, l'ambiance était survoltée, tandis que par les rues on allait à l'aventure. On y croisait, entre autres, des prisonniers en costumes rayés, enchaînés, sous bonne garde, taillant les broussailles le long des tamarins, des chèvres, des chiens, des gallinacés, des makis et des caméléons.

Un an et demi séparait Paul et Claude. Une fois leurs clans respectifs constitués, leurs chemins d'accès à la connaissance devinrent différents. Claude préféra le grand camion et Paul les allées en terre battue.

Clara, l'autre moitié de Msieudam, une grande Américaine, jouait très bien du violon. Elle avait bon caractère et s'était résignée à laisser filer sa vie d'artiste au bénéfice de sa famille. Ayant une solide expérience dans des formations classiques, elle chercha à Diégo des âmes en mal de pratique et en trouva ! Ainsi prit forme un quatuor.

La formation comptait quatre protagonistes éclairés. Monsieur Hann, d'origine allemande, major dans la Légion étrangère, pratiquait magnifiquement le violon alto. Il était le chef de la fanfare militaire qu'il dirigeait de main de maître lors du défilé du 14-Juillet. Lorsqu'il jouait, son instrument l'entraînait inmanquablement dans les limbes d'un romantisme mélancolique. Il était habité par la nostalgie de son pays et les quatuors de Haydn lui faisaient l'effet d'un bain de jouvence. Il était le chef.

Madame Brémond, violoniste, était femme de militaire. Elle jouait légèrement faux, mais elle était merveilleuse lorsqu'elle interprétait les duos de Mozart avec monsieur Hann.

Monsieur Reisner, ancien violoncelliste, pratiquait le tuba dans la fanfare de la Légion. Comme il manquait une basse, Hann, qui était son supérieur, lui intima l'ordre de se remettre au violoncelle. Reisner s'exécuta et rendit ainsi le service de jouer la quatrième voix. Il était jeune, réservé, s'exprimait avec un accent germanique et avait de l'humour.

Clara, elle, disposait de son instrument avec brio. Elle avait un jeu fluide mais qui manquait cependant d'un peu de maturité. C'est le plus souvent chez elle que le groupe explorait les partitions.

Excepté Reisner, tous avaient été des professionnels dans d'autres temps, et le hasard les avait réunis dans cette région reculée du monde.

Le groupe était formé depuis quelques semaines seulement et, ce jeudi-là, ils répétaient chez Clara. Geay, dans la cuisine, avait laissé les portes entrouvertes et suivait les

événements avec grande attention. Les enfants faisaient leurs devoirs en laissant traîner une oreille. Hann dirigeait :

— On reprend à la mesure 57.

Il donna le départ en comptant huit temps et prononça le huit avec son accent allemand : *vit*. Madame Brémond, comprenant qu'il fallait aller vite, partit au galop !

Tous en rirent, et, dans l'action, Clara bouscula le pupitre de Reisner qui s'agita pour retenir ses partitions. Il lui dit avec un petit sourire :

— Déjà que che ne sais pas chouer, alors si en plus on m'empêch de lire...

De semaine en semaine le quatuor filait bon train, et Geay, parfait passager clandestin, dans la coulisse, suivait de près le fantastique itinéraire de ce vaisseau. Il n'apparaissait jamais, voyait tout, entendait tout, et finissait par tout savoir.

Ils organisèrent quelques soirées entre amis et ce fut un succès. Le bruit s'en répandit et attira une petite foule de curieux. Ainsi, le quatuor servit de prétexte pour organiser des fêtes où les mélomanes se régalaient et les autres se rinçaient le gosier.

Au bout de six mois environ, la fine équipe se produisit dans la salle des fêtes du cercle militaire. Hann et Reisner étaient en grand uniforme, les deux femmes en robe longue de couleur sombre. Le public était installé d'un seul bloc, entourant légèrement la scène. La plupart des spectateurs avaient revêtu leurs plus beaux habits et attendaient en contenant avec peine leur impatience.

Il se dégageait de cette humanité d'environ deux cents personnes le bruit d'un hall de gare un jour de grandes vacances. Puis, d'un seul coup, les conversations cessèrent et un drôle de personnage apparut. Habillé en smoking, l'insigne de la légion d'honneur piqué au revers de la veste, un papier à la main, la tête haute, c'était Monsieur le Maire qui en profitait pour en placer une. L'occasion était trop belle. Il attaqua bille en tête d'une voix solennelle, aiguë, criant presque :

— Chers amis, ce soir nous avons l'honneur d'être ici rassemblés pour partager ensemble le plaisir d'écouter de la belle musique. C'est une occasion exceptionnelle car personne n'a

jamais connu chose pareille à Diégo... La belle musique élève l'âme tout comme l'amour aussi... et c'est ainsi que se sont rencontrés les musiciens de cet orchestre... par amour de la musique... Bref, l'amour est le plus important de tout, et je voudrais apporter ma contribution à cet instant mémorable en vous lisant un poème de Marceline Desbordes-Valmore sur le sujet :

« Amour, divin rôdeur, glissant entre les âmes,
Sans te voir de mes yeux, je reconnais tes flammes.
Inquiets des lueurs qui brûlent dans les airs,
Tous les regards errants sont pleins de tes éclairs...

C'est lui ! Sauve qui peut ! Voici venir les larmes !...
Ce n'est pas tout d'aimer, l'amour porte des armes.
C'est le roi, c'est le maître, et, pour le désarmer,
Il faut plaire à l'Amour : ce n'est pas tout d'aimer !

Et Monsieur le Maire, emporté par son lyrisme, de finir :
— Comme disait le philosophe, l'amour est un feu qui dévore...

Un tonnerre d'applaudissements, de rires et d'exclamations de tout poil estourbit le personnage qui se rassit brutalement, devenu confus, le visage bien rouge, congestionné. Il faut dire que l'auditoire était habitué aux frasques culturelles de l'écu et se réjouissait de chacune de ses interventions.

Ainsi introduits, les musiciens firent leur apparition les uns derrière les autres, à la queue leu leu, et se mirent à jouer. Ce premier concert fut un régal. Il y eut même quelques moments exceptionnels. Le quatuor avait conquis le public. Une longue ovation accompagnée de quelques bouquets de fleurs conclut le concert.

Madame Brémond était aux anges, Reisner embarrassé, Hann fier de son coup, et Clara très émue. Monsieur le Maire, à peine remis, se précipita pour leur serrer chaudement la pince, trébuchant tant et plus sur quelques formules confuses. Ensuite l'humanité assiégea le buffet et immola la soirée, comme de coutume, sur l'autel de l'éthylisme tropical.

La plage

La plus belle plage de la baie avait été squattée par les Blancs. Des cases, d'un goût horrible, étaient alignées sur deux rangées le long de la berge, et il suffisait de peu d'énergie et de motivation pour se laisser glisser dans l'eau à toute heure de la journée. La nuit étant réservée aux requins, la baignade était fortement déconseillée après le coucher du soleil.

La plage de Ramène était une des extensions naturelles des prérogatives coloniales. Le paradis légitime de la goinfrerie. Le seul obstacle à cette jouissance était la présence de moucafous, de minuscules moucheron aux ailes noires, montées sur un corps de couleur asticot, laiteux.

Les piqures des moucafous étaient redoutables. Leurs prélèvements provoquaient de furieuses démangeaisons, engendraient de gros et laids furoncles qui parfois même donnaient de la fièvre. Il n'y avait aucune défense, aucun produit vraiment efficace contre cette malédiction. Ils attaquaient n'importe quand et piquaient n'importe qui.

Néanmoins, le trépidant appétit de jouissance des plagistes les conduisait à ne jamais se décourager. Ils étaient là toute l'année, se relayant, bravant les sales bêtes et consommant la vie facile en quantité irraisonnable. Chaque jour la débauche se poursuivait jusqu'à plus soif, encouragée par l'infailible récurrence des sujets.

Au petit matin, alors que les Blancs dormaient encore, une troupe d'enfants venue du village passait en revue les vaguelettes du bord avec une très grande épuisette. Ils récoltaient des crevettes qu'ils mettaient dans une grande soubic, un panier en feuilles de palmiers tressées, puis, dès que les premiers curieux sortaient de leurs cases, ils leur vendaient leur prise pour pas grand-chose et s'enfuyaient comme des petits oiseaux.

Ce matin-là, Paul sortit pour aller au-devant des Malgaches. Il était curieux de voir comment les enfants du village s'y

prenaient pour récolter les crevettes. Il fut épaté par leur adresse et par l'entrain qu'ils mettaient à l'ouvrage. La bande dansait presque autour de celui qui maniait la grande épui-sette. Ils s'agitaient en silence pour ne pas déranger les clients dans les cases.

Ils accueillirent Paul en lui montrant leur récolte au fond de la soubic. Il y avait là au moins deux kilos de petites bêtes grouillant et sautant dans tous les sens. Le plus grand, qui devait être à peu près du même âge que Paul, exhiba quelques morceaux de feuilles de bananier dont il se servait comme emballage en disant :

— Cinq francs les crevettes ?

Paul n'avait pas d'argent. Il aurait bien voulu faire ami avec eux mais ce n'était manifestement pas leur propos.

— Cinq francs les crevettes ?

La petite fille en charge du butin referma aussitôt le panier pour ne pas en laisser s'échapper et s'éloigna en traînant la récolte sur le sable mouillé. La soubic était presque aussi grande qu'elle. Les autres, les pieds dans l'eau, continuaient la pêche.

Ce jour-là, Paul rentra content de savoir comment attraper les crevettes.

Moussa, le gardien du camp, vivait deux cases plus haut avec toute sa famille. Ils avaient deux enfants et un troisième en route. Moussa avait peur de l'eau car il ne savait pas nager. Il ne partait jamais pêcher en pirogue mais s'était quand même organisé pour manger du poisson.

Il avait fabriqué une nasse avec de petits branchages qu'il balançait le plus loin possible dans l'eau après y avoir mis des restes de nourriture. Paul avait découvert le piège, un jour de promenade en apnée, en suivant le filin qui le reliait à la berge. La combine de Moussa lui permettait de nourrir sa famille avec du poisson de temps à autre. Il mouillait la nasse bien après le coucher du soleil et la retirait le lendemain dans la nuit. Ainsi personne ne sut jamais qu'il prélevait du poisson dans l'eau des plagistes.

La case de Moussa se situait juste à côté des douches. Il y avait dans les cloisons de séparation des trous qui faisaient

le régal des adolescents car ils se regardaient mutuellement pendant le dessalage. Les trous étaient régulièrement bouchés, débouchés et puis rebouchés sous la surveillance de Moussa, pris d'assaut par les mères qui craignaient pour leurs filles !

C'était mieux qu'au cinéma. Les fantasmes faisaient la règle !

La journée de Paul se déroula en pirogue, la ligne à la main, le long du littoral. Claude, pendant ce temps, s'exhibait sur le plongeur pour épater les filles.

Plus tard, dans l'après-midi, Paul pagaya jusqu'au village. Une fois arrivé, il monta son embarcation sur le sable. Il y avait là un homme qui creusait un tronc d'arbre pour en faire une pirogue. Paul s'arrêta un long moment pour le regarder, mais l'homme, gêné, finit par s'en aller avec sa hachette.

La première case faisant le coin avec la plage était bardée de tôles de boîtes de conserve. Une maison de toutes les couleurs avec des casiers à bouteilles entassés sur le côté. Cet endroit devait être un débit de boisson. Il était fermé.

Paul se risqua dans ce qui servait de ruelle principale. Il y avait quelques maigres poules. De la fumée s'échappait d'un tuyau de poêle au bord d'un toit. Personne dehors. Aucune trace des enfants de ce matin.

Paul retourna sur la plage, mit sa pirogue à l'eau et rentra à la maison. Il serait bientôt temps de passer à table et ses parents s'inquiéteraient s'il ne rentrait pas. Il rapporta les quelques poissons qu'il avait attrapés.

Cette nuit-là il y avait pleine lune. On y voyait sur la plage presque comme en plein jour. Paul et Claude s'échappèrent avec des lampes électriques pour faire la chasse aux crabes, « la taille », avec tous les gosses de la colonie.

Une bonne cinquantaine d'enfants, munis de torches électriques, s'étaient répandus le long du littoral. La mer, retirée très loin, laissait à découvert une importante bande de sable. La lune, immense et toute ronde, haute dans le ciel, dardait ses rayons blafards sur le paysage tout entier.

C'était un ballet impressionnant de faisceaux de lumière. Les crabes couraient dans tous les sens sur le sable, leurs